

LES GRANDS JOUEURS ANGLAIS.

Les parieurs anglais, de légendaire mémoire, depuis quelque temps ne défrayaient plus la chronique. Le colonel John Willoughby, celui-là même dont on n'a pas sans doute oublié l'andaneux coup de main contre les B. & C., de compagnie avec le docteur Jameson, vient de renouer la tradition interrompue.

A la suite d'importants paris engagés aux courses d'Epom par le colonel avec deux de ses amis, qui prétendaient, n'avaient pas fait honneur à leur parole et, sur sa plainte, s'étaient vu fermer les salons du Jockey-Club, une instance a été introduite en justice et sir John Willoughby a été condamné, pour diffamation, à quelques milliers de francs de dommages-intérêts.

On n'avait pas besoin de cet exemple pour se persuader que la passion du jeu n'est pas morte chez nos voisins, mais il semble qu'elle n'y fait pas plus de victimes que dans d'autres pays, de notre part. L'exemple des mémorables épidémies, on dirait qu'elle a perdu de son intensité dans son foyer primitif à mesure que ses ravages s'étendaient au loin et traversaient les mers.

En tout cas les Anglais sont menacés de perdre leur suprématie dans ce sport dangereux mais national. Les hauts faits que la presse a enregistrés à leur actif depuis plusieurs années n'ont pas l'allure magnifique et renversante des prouesses accomplies par leurs aînés du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième siècle.

Alors les grandes dames elles-mêmes se mettaient de la partie.

La comtesse de Buckingham exploitait une table de pharaon dans Saint-James square; elle dormait avec une épingle et une paire de pistolets à son chevet pour défendre son coffre-fort contre les voleurs.

La baronne de Mardington tenait à Covent-Garden une maison où toute personne "comme il faut" était admise à jouer. La police ayant voulu fermer cet établissement, lady Mardington objecta les privilèges que lui conférait sa qualité de païresse d'Angleterre. Le Parlement délibéra à ce sujet (1745) et décida que les immunités du peerage ne pouvaient être invoquées en cette occasion.

Le club d'Armack était fréquenté par les héritiers des plus grandes familles et par les hommes d'Etat les plus considérables. Fox y perdit des sommes énormes. Au jeu de quinze, à Armack, il était d'usage de mettre des masques pour ne pas laisser voir les mouvements de la physionomie.

Chez White les paris atteignaient des proportions effrayantes et s'accompagnaient de circonstances parfois terribles.

Un jour un homme fut trouvé montant à la porte du club; on le releva et on le déposa dans une salle de l'établissement. Aussitôt des paris s'engagèrent sur les probabilités de vie ou de mort de cet inconnu. Un chirurgien fut appelé pour lui donner des soins, mais ceux qui avaient parié pour la mort s'y opposèrent énergiquement: l'homme succomba.

Un jour, un jeune dogue, passant sous les fenêtres de White, ramassa dans un tas d'ordures un bout de corde; un second dogue survint qui saisit la corde par l'autre bout. Les deux chiens se mirent à tirer chacun de son côté. Des paris furent aussitôt ouverts pour l'un et pour l'autre de ces animaux; ils s'élevèrent en quelques minutes à un demi-million de francs.

Le duc de Norfolk perdit au jeu de dés la somme de 1,700,000 francs en une seule soirée. Soudainement que les dés étaient pipés, le duc les mit dans sa poche déclarant qu'il ne payerait qu'après les avoir fait briser. La partie avait eu lieu dans une maison de la rue Saint-James, le duc alla se coucher dans une chambre qu'on avait l'habitude de lui louer au deuxième étage.

Les tricheurs qui avaient joué contre lui résolurent que l'un d'eux pénétrerait chez le duc avec une paire de pistolets chargés: que si Sa Grâce s'apercevait de cette entrée, on lui brûlerait la cervelle, que si, au contraire, elle dormait, on mettrait des dés irrécupérables à la place des dés pipés et confisqués pour cause de suspicion légitime. L'homme chargé de cette mission s'en acquitta à merveille et déclara lui-même que le duc ronflait. Il reçut de ses complices la somme de 125,000 francs pour sa peine: le duc ne se douta de rien, il fit vérifier les dés et les ayant trouvés tout à fait réguliers, il paya.

Fox passa toute sa vie à jouer d'une manière folle; en 1773, lord Holland payait ses dettes qui s'élevaient à trois millions et demi; l'année suivante, il lui légua une somme égale qui fut dévorée par le jeu en quelques mois. Les amis du grand orateur se ruinèrent à signer des cautions pour ses usuriers. Un jour, on vendit des lettres de change souscrites de cette façon. Il y en avait pour douze millions de francs par an pendant plusieurs années.

Les vices de Fox étaient ceux de son époque et ne nuisaient en rien à son immense popularité; au contraire, et pour assurer son élection à Westminster, en 1784, on vit la duchesse de Devonshire, la plus belle et la plus brillante grande dame de son temps, embrasser avec transport un boucher qui avait mis son vote au prix de ce baiser.

Voici une histoire plus extraordinaire encore, histoire à dormir debout, dirions-nous si elle n'était racontée par un écrivain très consciencieux, Steinmetz, dans son *The gaming table*. Le commencement de ce siècle offre d'autres traits remarquables, et en grand nombre, mais celui-ci nous paraît à lui seul suffire à représenter la série.

En 1812, le tribunal de police de Bow street eut à juger une affaire des plus monstrueuses. L'agent Crokes, faisant une ronde de nuit dans Hampstead road, vit, tout près de lui, deux hommes, l'un de très petite taille, l'autre, au contraire, fort grand, qui s'approchaient du mur. Peu de temps après, il s'aperçut que le géant avait été pendu par le vain. Il se dirigea en toute hâte vers ces deux individus, et au moment où il allait leur parler, le pendu tomba par terre.

Il avait été accroché à un reverberant à l'aide d'un mouchoir, et ce mouchoir venait de se déchirer. L'agent de police, le voyant sans connaissance, se mit en devoir de le secourir, mais le pendu ne tarda pas à revenir à lui et fondit aussitôt sur Crokes à coups de canne. Cependant, celui-ci ayant appelé au secours et ses camarades de service étant arrivés à la rescousse, on

put s'emparer des deux inconnus. Conduits au bureau de police, ils déclarèrent qu'ils avaient joué entre eux, que le grand avait d'abord gagné tout l'argent de son adversaire et ensuite ses habits, son paletot, ses culottes, ses souliers. Alors le malheureux n'ayant plus rien à jouer, avait proposé de faire une dernière partie pour savoir lequel des deux prendrait l'autre.

Ayant gagné, cette fois, il emmena avec lui le perdant et le pendit à la reverberant, sans renoncer de la part du perdant aucune résistance, attendu que celui-ci comptait bien le pendre lui-même dans le cas où la partie aurait eu un résultat contraire et qu'il était par conséquent obligé, en conscience et en honneur, à se soumettre à son tour à juste opération. Ainsi avait-il éprouvé le plus vil dépit en voyant que l'agent de police, par son intervention inattendue, l'avait empêché de faire son devoir et d'acquitter la dette de jeu qu'il avait contractée.

Après cette aventure du pendu, on peut tirer l'échelle....

LA DAME AUX FLEURS

Demain, les deux fiancés se raient l'un à l'autre. Ils se le répétaient chaste ment, en marchant le long de la rivière. Cet avenir de quelques heures, ce jour tant désiré consacrerait leur bonheur à jamais.

Déjà leur union se manifestait par l'entité nouvelle issue de leurs deux âmes; leurs goûts s'étaient cherchés et alliés comme des teintes se mêlant; ils étaient comme la double unité qui s'écoule et va recommencer le monde.

—Ma chérie, j'ose à peine y croire. Maintenant je puis bien le dire, puisque déjà on te confie à moi: longtemps, longtemps, je me suis cru indigne d'une pareille joie.

Souriait, elle leva ses yeux vers lui, des yeux d'extase et d'amour infini. —Moi, j'ai toujours craint l'enfer de méchants gens s'efforçant de t'éloigner de moi. A présent encore... mais non, j'ai tort d'être jalouse et j'ai tant prié Dieu que nous serons heureux.

Il baisa son front et répéta tout bas:

—Où nous serons heureux. Il était fier, elle était confiante; tous deux, dans le chemin marchaient du même pas, comme ils marcheraient dans la vie; lui, la soutenant à son bras, évitant les cailloux et les ronces cherchant l'ombre douce.

Ils ne songeaient pas où menait le chemin; ils allaient tout droit devant eux. Les champs, les arbres, la rivière et le soleil célébraient le bonheur de vivre.

Il répéta encore: —Nous serons bien heureux. Puis il cueillit des fleurs qui devenaient précieuses sitôt qu'il les donnait. Des paquerettes blanches, des lisierons, des bluets qui poussaient sur la berge et se dressaient dans l'herbe drue; des myosotis aussi, fleurs du souvenir, que l'aimée recevait avec une joie d'enfant. Il en cueillit beaucoup, lui remplissant les mains, garnissant son corsage, ornant ses cheveux bruns. Elle riait de se voir ainsi parée, le laissant faire, puisqu'ils étaient seuls, loin de la ville et des moqueries.

Tout à coup, comme le héros

d'une douce légende, il tomba dans l'eau profonde.

Vision d'enfer! une chute bruyante, l'éclaboussement de l'eau.

Elle cria—un cri de bête blessée au cœur—et appela, et tendit ses bras, chercha de ses yeux tous une aide, un moyen.... Les remous de l'eau verte couvrirent son pauvre ami.

—Au secours! au secours! Il reparut. Il vit sa face pâle, ses yeux qui la fixaient et sa bouche étouffée qui murmura: —Jeanne... Jeanne....

Point d'autre espoir que Dieu. Elle tomba à genoux: —Pitié... pitié... mon Dieu! L'eau bouillonnait, furieuse, chargée de ses replis l'homme qui se débattait, et l'homme fut vaincu, réduit au silence, caché comme une proie conquise.

Disparu à jamais, il était disparu.

Jeanne regardait l'eau; ses yeux dilatés qu'étaient l'espoir encore; ils virent la rivière être vaguelettes, aplairer les ondes, effacer tout ride et, d'un seul coup, montrer la surprise souriante d'un miroir plein de ciel.

Plus rien. L'eau calme et assourdie coulait tranquillement. Jeanne, à genoux toujours, releva lentement sa taille accablée et son regard erra vers le ciel inclément. Puis elle roula dans l'herbe et ne bougea plus.

Des heures passèrent. Elle semblait dormir, mais la douleur marqua sur son visage des traits indélébiles: la bouche, aux coins baissés, se remplit d'aigreur; les joues devinrent blanches et un chemin de larmes y descendit, venant des yeux cernés; sur le marbre du front un long sillon joignit les tempes.

Le jour qui s'en allait emporta des années qui n'étaient pas vécues, de nombreuses années.

Et la nuit vint. Jeanne se réveilla, resta longtemps inconsciente, prostrée. Ses mains rencontrèrent la gerbe de bluets, de myosotis et de paquerettes, les fleurs impérisables qu'elle garderait toujours, et, tremblante, secouée par les sanglots, elle les ramassa toutes, craignant d'en oublier. Dans ses cheveux dénoués, il en restait encore, et elle les recueillit en criant de douleur.

Au loin, un coucou chantait, monotone, et l'écho répétait doucement les cris.

Dans la petite ville où sa vie se prolonge avec le deuil fidèle, ce malheur à ému, puis on a oublié.

Les gamins dans la rue, en la voyant passer, se moquent d'elle; ils imitent le pas trotte-mou de la vieille fille et son bochement de tête en la suivant. Si parfois elle se retourne, les polissons s'enfuient, bien qu'elle n'ait jamais cherché à les punir.

Elle s'en va vers la rivière, dont lentement elle suivra la berge, cueillant des fleurs, des herbes, quelle que soit la saison, pour en former une gerbe qui elle mettra sur une tombe. La dame aux fleurs qu'on voit passer chaque jour, en tout temps, s'en va vers la rivière.... On la dit un peu folle et son allure craintive amuse bien des gens.

PENSEES

Tu n'as qu'un second rang qui s'éclipse au premier.

Il n'est point de secret que le temps ne révèle.

L'exemple est le plus grand de tous les devoirs.

PETITES DEFINITIONS

L'Amitié. Un capital que les emprunts font valoir.

La Femme. Après le chat, l'animal le plus cupule de la maison.

Corset. La seule prison où les captifs se jouissent de voir leurs chaînes se raccourcir.

Phonographe. Perroquet fin-de-siècle.

Mariage. Volume de prose ennuyeuse, orné d'une jolie préface en vers.

Berceau. Une boîte à musique.

Jote. Soleil d'hiver, se levant tard, se couchant tôt.

L'indécision. Excès de réflexion.

Sourcil. Lieu où l'on cherche à vous dépouiller de la tête.

Manches. Un trou avec de la fourrure autour.

La viande et les boissons alcooliques.

La viande et les boissons alcooliques exercent-elles réellement sur l'organisme humain l'action tonique qu'on leur attribue si volontiers?

Non! répond M. Gallavardin, dans un fort intéressant article du *Lyon Medical*. La dépression succède vite à l'excès de dépense, et pour un travail soutenu, l'usage de l'alcool doit être absolument rejeté. A cet égard, l'auteur cite les observations faites par M. Parketa, de Nettley, desquelles il est résulté que, de deux équipes d'ouvriers dont l'une buvait des boissons alcooliques, tandis que l'autre buvait du thé et du café, et qui toutes deux exécutaient le même travail et étaient payées proportionnellement au travail accompli, celle qui l'emporta fut celle qui ne buvait pas de boissons alcooliques; et ce fut celle qui avait abandonné les boissons alcooliques pour prendre du thé ou du café qui eut l'avantage sur l'autre.

M. Gallavardin cite encore à l'appui de sa thèse, les statistiques établies en Angleterre, et qui ont montré que la moyenne de la prolongation de la vie est de six années chez les personnes qui s'abstiennent complètement de boissons alcooliques.

On peut en dire autant de la viande. Deux physiologistes de Vienne, MM. Lichtenfels et Frœlich, ont constaté qu'une alimentation composée exclusivement de viande maigre exerce une action accélératrice sur les battements du cœur. La viande produite, comme les boissons alcooliques et le café, une excitation artificielle peu prolongée bientôt suivie d'affaissement.

NOTES D'HISTOIRE

Chaque siècle, en mourant, laisse à ses successeurs une foule de documents avec le soin d'en extraire son histoire: lettres, mémoires, cahiers intimes, souvenirs de toutes sortes. A ces matériaux, de valeur inégale, le nôtre ajoutera un élément important: le journal quotidien, la gazette publique, avec l'infinie variété de ses chroniques.

C'est une réunion de chroniques écrites au cours de ces vingt dernières années, sur les sujets les plus divers, — art, littérature, portraiture, voyages, politique ou science sociale — que vient de publier M. Louis Teste, sous ce titre: «Notes d'histoire contemporaine» et ses pages brillantes, rapides, rédigées au jour le jour, au fil des événements, seront précieuses à qui voudra reconstituer la physionomie sociale de notre temps.

Comme son illustre compatriote Stendhal, M. Louis Teste nous apparaît ici comme un psychologue agaçant, doublé d'un artiste. A l'exemple de l'auteur des «Mémoires d'un touriste», il aime la nature d'un amour passionné, et il vibre à son symbolique langage, soit qu'il la contemple au sein des solitudes alpêtres, dans le panorama de la Grande-Chartreuse, dont il trace un si intéressant tableau, soit qu'il la célèbre dans la magnificence de cette campagne de Naples, jamais banale, en dépit des innombrables descriptions qu'on en a faites, et dont le voluptueux Henri Beyle, pendant son séjour en Italie, subit complètement le charme enchanteur.

Mais Stendhal n'était pas seulement un sensifisant de la nature: c'était aussi un analyste raffiné, un explorateur subtil des plus mystérieux arcanes de l'âme humaine. Le «Rouge et le Noir» et la «Chartreuse de Parme» forment, avec les «Promenades dans Rome», un contraste inattendu. De même, M. Teste, si épris qu'il soit de l'air salubre des montagnes et des vastes horizons dauphinois, tient l'œil ouvert sur les hommes et les choses de son temps, et les juge avec la sérénité d'un libre esprit.

Mais de quelle bonhomie narquoise, de quel ironique détachement il tempère ses appréciations les plus sévères! Avec quel art exquis il sait mettre au point la figure des personnages du jour et donner à leur quasi-célébrité l'attitude vraie, celle que l'avenir retiendra et consacrera, qu'il s'agisse de caractères d'épanouissement tout rabelaisien du Père Mousbrun ou la souplesse par trop diplomatique esclavé de Mgr Czacki, l'aristocrate fleurie de M. Borsier, l'unction pastorale de M. Boissard ou la résidue doctrinaire de M. Waldeck-Rousseau!

Si la mode était encore aux Portraits, on pourrait ranger M. Teste parmi les maîtres du genre. Nul mieux que lui ne sait choisir l'anecdote topique, le trait décisif qui en révèle plus sur un personnage qu'une longue monographie.

Voici, par exemple, sur le général de Charette, un fait qu'on pourrait appeler «représentatif», tant il accuse le relief de l'héroïque soldat: «Avec un détachement de ses hommes, le général faisait une reconnaissance le long des montagnes qui entourent la campagne romaine. A l'entrée d'une gorge, il rencontre, nez à nez, une bande garibaldienne. Charette saute de son sabre, met pied à terre, fait un assaut avec le capitaine, reçoit au bras une estafilade, bande la blessure avec son mouchoir, remonte en selle et commande la charge.»

N'est-ce pas un trait digne des romans de chevalerie! En voici un autre, d'un caractère tout différent, qui éclaire aussi une physionomie toute différente: celle de notre regretté confrère M. Francis Maguad.

L'anecdote revient aux temps difficiles de la vie de l'écrivain avant que la fortune lui eût prodigué ses faveurs et ses sourires. «Il m'a raconté bien des fois écrit M. Teste, qu'étant allé dîner dans un restaurant à dix-neuf sous, quand arriva le quart d'heure de Rabelais, il ne trouva qu'un dix-huit sous dans sa poche.

«Je crus, me dit-il que la maison allait s'effondrer sur moi! A son trouble, à son désespoir, le garçon vint voir qu'il avait affaire à un «honnête garçon» et prit, en souriant, les dix-huit sous. M. Francis Maguad aurait voulu vendre son parapluie, qu'il était toute sa fortune et revint d'arrêter d'apporter son sou et le parobribe. De ces temps difficiles il lui était resté dans l'esprit, observe M. Teste, quelques choses de crantif et d'amer.»

L'histoire suivante, que l'on croirait empruntée au temps de bon roi Henri IV, concerne le poète plulaire roi des Belges, L'opold, ou mieux, en flamand, Liopold, qui lui aussi, est un fervent de «la poule au pot».

Le souverain aborde, un jour dans la foule, un «garde civique» qui montait sa faction dans un cérémonieux: —Eh bien! garde, comment vont les affaires? —Peuh! Sire, elles vont mal. —Mais, vous, êtes-vous content? —Oh oui, Sire, très content, me affaires vont très bien.

—Alors, vous êtes dans les affaires? —Non, Sire. —Dans la métallurgie? —Sire, je suis bousier. —Ah! je comprends, fit le Roi en souriant, si vous êtes bousier et content, les affaires, en effet ne doivent pas aller.

Les «Notes d'histoire contemporaine» fournissent de traits de ce genre, humoristiques autant qu'avoués.

Imaginez que M. Teste, qui est un fureteur délicat et clair, a ressenti en le cueillant ici, le «petit coup au cœur» qui «provoque sur les quinis, devant le bonnet des bouquinistes, quand arrive de mettre la main sur un livre rare. M. Teste, s'il s'en tait à ce rôle d'anecdoteur charmant et de conteur spirituel, n'est pas journaliste, — et il l'est dans l'âme. Rien ne lui est étranger dans le domaine élevé de la politique ou de la sociologie, et disserte avec la même aisance de destinées de la république — qui déjà sept présidents — de l'électorat des femmes ou de la réforme des prestations.

C'est le privilège des écrivains de presse de s'attaquer au sujet les plus divergents en restant tout jours semblable à soi-même, et à traverser tous les milieux et tous les mondes, les yeux fixés sur un unique idéal. Cette fermeté de doctrine, cette unité de vue, qui atteste la personnalité morale de l'auteur, n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage qui nous occupe.

Ces «Notes» sont plus que les impressions fugitives d'un observateur superficiel; elles contiennent des fragments d'histoire qu'on lit avec intérêt et profit, et dont l'attrait s'accroît par le charme et la poésie du style.

Stendhal — que M. Teste me pardonne d'y revenir sans cesse — me fait quelque coquetterie à l'égard de la forme littéraire. «Que les articles du Code aient de me mettre en train.» (Certe les «Notes» procèdent d'une inspiration tout autre, et sur ce point M. Teste professe une esthétique supérieure à celle de l'écrivain grenoblois. La phrase est, pour l'auteur, vibrante, animée, et muette; elle n'est pas la forme bridée et discrète affectuonnée de Stendhal, mais en pleine lumière, à grand jour, et ce n'est pas la moindre qualité d'une œuvre qui aspire à exercer une action sociale.

ILLUSTRATION CENTRALE. Le temps le plus rapide et la seule ligne de traitée d'appeler votre attention sur ce que l'on a grand se brûlant de presser, moderne, et moderne, de tonyax à son, et de matériel pour gaie et que mon val est garanti. Je vous fournirai de bon travail et d'abolition travail au plus bas possible. Vous ne voyez et vous avez ce valon que la partie affaire. Evouvez cherché une liste de prix, ou survois moi une carte postale et je me ferai un plaisir d'y aller. Dans l'attente que vous avez de nos marchandises, je demeure respectueux.

JOHN DAVID BURGHARDT. Plancher américain, 421 et 423, Royal, Phone 1476. Lundi — Samedi — Mar, jeu, dim.

AU PUBLIC. En sollicitant votre patronage, je proude liberté d'appeler votre attention sur ce que l'on a grand se brûlant de presser, moderne, et moderne, de tonyax à son, et de matériel pour gaie et que mon val est garanti. Je vous fournirai de bon travail et d'abolition travail au plus bas possible. Vous ne voyez et vous avez ce valon que la partie affaire. Evouvez cherché une liste de prix, ou survois moi une carte postale et je me ferai un plaisir d'y aller. Dans l'attente que vous avez de nos marchandises, je demeure respectueux.

les portes des chambres où logeaient les détenus. Les malheureux, épouvantés du vacarme, étaient plus morts que vivs. Ces victimes du pouvoir arbitraire étaient exactement au nombre de sept. Quatre faussaires, Béchade, Laroche, La Corrège et Pujade; ces quatre individus avaient falsifié des lettres de change au détriment de deux banquiers parisiens; tandis que leur procès était régulièrement instruit au Châtelet, ils étaient à la Bastille, où ils conféraient journellement avec leurs avocats. Puis le jeune comte de Solages, qui s'était rendu coupable de crimes monstrueux, méritant la mort; il était conservé à la Bastille par égard pour sa famille, qui payait sa pension. Enfin deux fous, Tavernier et de Whyte. On sait combien, depuis le siècle dernier, la science a fait des progrès dans l'art de soigner les fous. Jadis on les enfermait. Tavernier et de Whyte ne tardèrent pas à être transférés à Charenton, où ils furent assurément moins bien traités qu'ils ne l'avaient été à la Bastille.

Tels sont les sept martyrs qui furent glorieusement promenes dans les rues, aux acclamations d'un peuple attendri.

Les assésiens comptèrent quatre-vingt-dix-huit morts. Une partie provenait de ce que les assésiens s'étaient tirés les uns sur les autres. Plusieurs s'étaient tués en tombant dans les fossés. Sur ce chiffre, dix-neuf seulement étaient mariés et cinq seulement avaient des enfants. Ce sont des indications intéressantes.

On ne songe pas plus à enterrer les vainqueurs que les vaincus. Le mercredi 15, à minuit, la présence des cadavres des officiers de la Bastille, gisant encore place de Grève, fut signalée aux commissaires au Châtelet.

Voici le procès-verbal: «Nous, commissaires susdits, avons donné acte au dit sieur Houdan de sa déclaration, et étant ensuite descendus dans le court du Châtelet (où les cadavres venaient d'être transportés), nous y avons trouvé sept cadavres du sexe masculin, le premier sans tête, vêtu d'un habit, veste, culotte et bas de soie noire, avec chemise fine, n'ayant point de souliers; le second aussi sans tête, vêtu d'une veste de drap rouge, culotte de nankin à boutons d'uniforme et bas de soie fond bleu et petites mouches noires; le troisième aussi sans tête, vêtu d'une chemise, une culotte et des bas de fil blanc; le quatrième aussi sans tête, vêtu d'une chemise ensanglantée, culotte et bas noirs; le cinquième vêtu d'une chemise, d'une culotte bleue et de guêtres blanches, portant cheveux bruns, paraissant âgé de quarante ans, ayant le poignet en partie coupé et de fortes contusions à la gorge; le sixième vêtu d'une chemise et de guêtres blanches, ayant de fortes contusions à la gorge; et le septième, vêtu d'une chemise, culotte et bas de soie noire, entièrement dénudé.»

On a dit que la Bastille avait été prise par le peuple de Paris. Le nombre des assésiens s'éleva à un millier tout au plus, parmi les quels, comme l'a déjà fait obser-

ver Marat, beaucoup de provinciaux et d'étrangers. Quant aux Parisiens, ils étaient, comme toujours, venus en assez grand nombre voir ce qui se passait. C'est encore le témoignage de Marat. «J'ai assisté à la prise de la Bastille, écrit d'autre part le champion l'assésien: ce que l'on a appelé le combat fut complètement nul. On tira quelques coups de fusils auxquels il n'y eut pas de réponse, et quatre ou cinq coups de canon. On sait les conséquences de cette prétendue victoire qui a attiré tant de faveurs sur la tête des prétendus vainqueurs: la vérité est que ce grand combat n'a pas un instant effrayé les nombreux spectateurs qui étaient accourus pour en voir le résultat. Parmi eux se trouvaient beaucoup de jolies femmes: elles avaient, afin de s'approcher plus aisément, laissé leurs voitures à quelque distance. J'étais appuyé sur l'extrémité de la barrière qui fermait, du côté de la place de la Bastille, le jardin longeant le jardin de Beaumarchais. A côté de moi était Mlle Contat, de la Comédie-Française; nous restâmes jusqu'au dénouement, et je lui donnai le bras jusqu'à sa voiture. Jolie autant qu'on peut l'être, Mlle Contat joignait aux grâces de sa personne un esprit des plus brillants.

Dès le lendemain, tout avait changé. La Bastille avait été emportée dans un assésit d'un quart d'heure héroïque et formidable. Les canons des assésiens y avaient ouvert une brèche. Les murailles, il est vrai, étaient enco-

re debout, intactes; mais cela ne faisait rien, les canons y avaient ouvert une brèche, tout de même. Les sept prisonniers délivrés avaient été déshabillés, la meilleure volonté du monde ne pouvait y voir que des fous et des gredins; on en inventa un huitième, le célèbre comte de Lorges, vieillard, héros et martyr; ce comte de Lorges n'existait pas, cela ne faisait rien plus: c'était un vieillard admirable et touchant. On parlait des instruments de torture qui avaient été découverts. «Un corselet de fer inventé pour reténir un homme par toutes les articulations et le fixer dans une immobilité éternelle; — c'était une armure de chevalier du moyen âge, tirée du magasin d'armes anciennes qui se trouvait à la Bastille. On découvrit également une machine non moins destructrice, qui fut exposée au grand jour, mais personne ne put en deviner ni le nom ni l'usage direct; c'était une imprimerie clandestine saisie chez un nommé François Lecommand, en 1786. Enfin, on arriva, en creusant dans le bastion, aux ossements des protestants qu'on y avait enterrés autrefois: les idées de l'époque ne permettaient pas de déposer leurs restes dans la terre bénite du cimetière: le spectacle d'exécutions et de crânes, au fond des cachots de la Bastille, se dressa dans toutes les imaginations, et Mirabeau fit retentir ces terribles paroles: «Les ministres ont manqué de prévoyance, ils ont oublié de manger les os!»

Les listes des vainqueurs de la Bastille furent d'une construction

labricieuse. Grand nombre de ceux qui avaient été dans la bagarre ne se souciaient pas de se faire connaître: on eût pu voir pendre des centaines de lauriers. Il est vrai que ces déshabillés de la gloire furent rapidement remplacés par une foule de braves gens qui — au moment où il fut admis que les vainqueurs étaient des héros, méritant honneurs, pensions et médailles — furent persuadés qu'ils étaient, eux aussi, montés à l'assésit, et des premiers. La liste définitive comprit huit cents soixante-trois noms.

Victor Fournel a raconté dans un livre charmant l'épopee burlesque et lamentable des hommes de la Bastille. Il faut le lire. Il y a là une foule d'épisodes délicieux que l'on ne peut résumer. Ces fondateurs de la liberté ne brillèrent guère, dans la suite, ni par les services qu'ils rendirent à la République, ni par leur fidélité aux principes immortels. Les Hulin, celui-ci était cependant noblement conduit ni essayant de sauver de Launey. — Les Palloy, les Fournier l'Américain, les Latude, combien d'autres! furent les plus serviles vassaux de l'Empire, et ceux d'entre eux qui survécurent, les serviteurs les plus empressés de la Restauration. Sous l'Empire, les vainqueurs de la Bastille cessèrent de se faire décorer de la Légion d'honneur en masse. On les voit quémander des pensions jusqu'en 1830, et — à cette date, après quarante-trois ans — ils étaient encore quatre-vingt un vainqueurs. Les vainqueurs reparurent en 1848.

On parle encore de pensions aux

vainqueurs de la Bastille dans le budget de 1874: — tirons l'échelle, l'échelle de Latude.

Dans les provinces, l'émeute eut un violent contre-coup. «Ce fut un instant, écrit Victor Fournel, une panique étrange, extraordinaire, fantastique, qui passa sur la plus grande partie de la France comme un vent de folie, et fut beaucoup d'entre nous ont entendu raconter à nos grands pères sous le nom de «Journée des brigands» ou «Journée de la peur».

Elle éclata, en tous lieux, dans la seconde quinzaine de juillet 1789. Tout à coup, on ne sait d'où, un bruit effrayant foudroya sur la ville ou le village: les brigands sont là, à nos portes; ils s'avancent par troupes de quinze ou vingt mille, brûlant les maisons en herbe, ravagant tout. Des courriers tout poudreux apparaissent, semant la terreur nouvelle. Un cavalier passe au galop, inconnu de tous, hargné, échelonné: «Alerte, aux armes, les voilà! Des habitants accourent: rien n'est plus vrai; ils les ont vus, les bandes ne sont plus qu'à une lieue ou deux. Le tocsin sonne, on s'arme, on se range en bataille, on va à la découverte. Finalement, on ne trouve rien, mais les alarmes ne cessent. Les brigands se sont détournés; il faut rester en armes.» Dans les provinces frontalières, il s'agit des ennemis de l'extérieur. Les Bretons et les Normands tremblent devant la descente des Anglais; en Champagne, en Lorraine, on craint une invasion allemande.

Rien ne fait mieux comprendre